

CLASSIQUES SLAVES

Alexei Tolstoï

**LA FAMILLE
DU VOURDALAK**

PRÉCÉDÉ DE
LE RENDEZ-VOUS DANS TROIS CENTS ANS
ET SUIVI DE
OUPIRES

TRADUCTION ET PRÉFACE DE PAUL LEQUESNE



EDITIONS L'AGE D'HOMME

Alexis Konstantinovitch Tolstoï

La Famille du Vourdalak

Fragment inédit des mémoires d'un inconnu

L'année 1815 avait réuni à Vienne tout ce qu'il y avait de plus distingué en fait d'éruditions européennes, d'esprits de société brillants et de hautes capacités diplomatiques. Cependant, le Congrès était terminé.

Les émigrés royalistes se préparaient à rentrer définitivement dans leurs châteaux, les guerriers russes à revoir leurs foyers abandonnés et quelques Polonais mécontents à porter à Cracovie leur amour de la liberté pour l'y abriter sous la triple et douteuse indépendance que leur avaient ménagée le prince de Metternich, le prince de Hardenberg et le comte de Nesselrode.

Semblable à la fin d'un bal animé, la réunion, naguère si bruyante, s'était réduite à un petit nombre de personnes disposées au plaisir, qui, fascinées par les charmes des dames autrichiennes, tardaient à plier bagage et différaient leur départ.

Cette joyeuse société, dont je faisais partie, se rencontrait deux fois par semaine dans le château de Mme la princesse douairière de Schwarzenberg, à quelques milles de la ville, au-delà d'un petit bourg nommé Hitzing. Les grandes manières de la maîtresse du lieu, relevées par sa gra-

cieuse amabilité et la finesse de son esprit, rendaient le séjour de sa résidence extrêmement agréable.

Nos matinées étaient consacrées à la promenade ; nous dînions tous ensemble, soit au château, soit dans les environs, et le soir, assis près d'un bon feu de cheminée, nous nous amusions à causer et à raconter des histoires. Il était sévèrement interdit de parler politique. Tout le monde en avait eu assez, et nos récits étaient empruntés soit aux légendes de nos pays respectifs, soit à nos propres souvenirs.

Un soir, lorsque chacun eut conté quelque chose et que nos esprits se trouvaient dans cet état de tension qu'augmentent ordinairement l'obscurité et le silence, le marquis d'Urfé, vieil émigré que nous aimions tous à cause de sa gaieté toute juvénile et de la manière piquante dont il parlait de ses anciennes bonnes fortunes, profita d'un moment de silence et prit la parole :

– Vos histoires, messieurs, nous dit-il, sont bien étonnantes sans doute, mais il m'est avis qu'il leur manque un point essentiel, je veux dire celui de l'authenticité, car je ne sache pas qu'aucun de vous ait vu de ses propres yeux les choses

merveilleuses qu'il vient de narrer, ni qu'il en puisse affirmer la vérité sur sa parole de gentil-homme.

Nous fûmes obligés d'en convenir et le vieillard continua, en se caressant le jabot :

– Quant à moi, messieurs, je ne sais qu'une seule aventure de ce genre, mais elle est à la fois si étrange, si horrible et si vraie, qu'elle suffirait à elle seule pour frapper d'épouvante l'imagination des plus incrédules. J'en ai été malheureusement témoin et acteur en même temps, et quoique, d'ordinaire, je n'aime pas à m'en souvenir, je vous en ferai cette fois volontiers le récit dans le cas que ces dames veuillent bien me le permettre.

L'assentiment fut unanime. Quelques regards craintifs se dirigèrent à la vérité sur les carreaux lumineux que la lumière commençait à dessiner sur le parquet ; mais bientôt le petit cercle se rétrécit et chacun se tut pour écouter l'histoire du marquis. M. d'Urfé prit une prise de tabac, la huma lentement et commença en ces termes :

– Avant tout, mesdames, je vous demande pardon si, dans le cours de ma narration, il m'arrive de parler de mes affaires de cœur plus souvent qu'il ne conviendrait à un homme de mon âge.

Mais j'en devrai faire mention pour l'intelligence de mon récit. D'ailleurs, il est pardonnable à la vieillesse d'avoir des moments d'oubli, et ce sera bien votre faute, mesdames, si, vous voyant si belles devant moi, je suis encore tenté de me croire un jeune homme. Je vous dirai donc sans autre préambule que, l'année 1759, j'étais éperdument amoureux de la jolie duchesse de Gramont. Cette passion, que je croyais alors profonde et durable, ne me donnait de repos ni le jour, ni la nuit, et la duchesse, comme font souvent les jolies femmes, se plaisait par sa coquetterie à ajouter à mon tourment. Si bien que, dans un moment de dépit, j'en vins à solliciter et à obtenir une mission diplomatique auprès du hospodar de Moldavie, alors en pourparlers avec le cabinet de Versailles pour des affaires qu'il serait aussi ennuyeux qu'inutile de vous rapporter. La veille de mon départ, je me présentai chez la duchesse. Elle me reçut d'un air moins railleur que d'habitude et me dit d'une voix où perçait une certaine émotion :

« – D'Urfé, vous faites là une grande folie. Mais je vous connais et je sais que vous ne reviendrez jamais sur une résolution prise. Ainsi, je ne vous

demande qu'une chose: acceptez cette petite croix comme un gage de mon amitié et portez-la sur vous jusqu'à votre retour. C'est une relique de famille à laquelle nous attachons un grand prix.

« Avec une galanterie déplacée peut-être, dans un pareil moment, je baisai non la relique, mais bien la charmante main qui me la présentait, et je passai à mon cou la croix que voici et que, depuis, je n'ai jamais quittée.

« Je ne vous fatiguerai pas, mesdames, des détails de mon voyage, ni des observations que je fis sur les Hongrois et les Serbes, ce peuple pauvre et ignorant, mais brave et honnête et qui, tout asservi qu'il était par les Turcs, n'avait oublié ni sa dignité, ni son ancienne indépendance. Il me suffira de vous dire qu'ayant appris un peu de polonais lors d'un séjour que j'avais fait à Varsovie, je fus bientôt au courant du serbe, car ces deux idiomes, ainsi que le russe et le bohême, ne sont, comme vous le savez sans doute, qu'autant de branches d'une seule et même langue qu'on appelle slavonne.

« Or donc, j'en savais assez pour me faire comprendre, lorsqu'un jour j'arrivai dans un village dont le nom ne vous intéresserait guère. Je trou-

vai les habitants de la maison où je descendis dans une consternation qui me parut d'autant plus étrange que c'était un dimanche, jour où le peuple serbe a coutume de s'adonner à différents plaisirs, tels que la danse, le tir à l'arquebuse, la lutte, etc. J'attribuais l'attitude de mes hôtes à quelque malheur nouvellement arrivé, et j'allais me retirer quand un homme d'environ trente ans, de haute stature et de figure imposante, s'approcha de moi et me prit par la main.

« – Entrez, entrez, étranger, me dit-il, ne vous laissez pas rebuter par notre tristesse ; vous la comprendrez quand vous en saurez la cause.

« Il me conta alors que son vieux père, qui s'appelait Gorcha, homme d'un caractère inquiet et intraitable, s'était levé un jour de son lit et avait décroché du mur sa longue arquebuse turque.

« – Enfants, avait-il dit à ses deux fils, l'un Georges, l'autre Pierre, je m'en vais de ce pas dans les montagnes me joindre aux braves qui donnent la chasse à ce chien d'Alibek (c'était le nom d'un brigand turc qui, depuis quelque temps, dévastait le pays). Attendez-moi pendant dix jours, et, si je ne reviens pas le dixième, faites-

moi dire une messe de mort, car alors je serai tué. Mais, avait ajouté le vieux Gorcha, en prenant son air le plus sérieux, si (ce dont Dieu vous garde) je revenais après les dix jours révolus, pour votre salut ne me laissez point entrer. Je vous ordonne dans ce cas d'oublier que j'étais votre père et de me percer d'un pieu de tremble, quoi que je puisse dire ou faire, car alors je ne serais qu'un maudit *vourdalak* qui viendrait sucer votre sang.

« Il est à propos de vous dire, mesdames, que les *vourdalaks*, ou vampires des peuples slaves, ne sont, dans l'opinion du pays, autre chose que des corps morts sortis de leurs tombeaux pour sucer le sang des vivants. Jusque-là leurs habitudes sont celles de tous les vampires, mais ils en ont une autre qui ne les rend que plus redoutables. Les *vourdalaks*, mesdames, sucent de préférence le sang de leurs parents les plus proches et de leurs amis les plus intimes qui, une fois morts, deviennent vampires à leur tour, de sorte qu'on prétend avoir vu en Bosnie et en Hongrie des villages entiers transformés en *vourdalaks*. L'abbé Augustin Calmet, dans son curieux ouvrage sur les apparitions, en cite des exemples effrayants.

Les empereurs d'Allemagne nommèrent plusieurs fois des commissions pour éclaircir des cas de vampirisme. On dressa des procès-verbaux, on exhuma des cadavres qu'on trouva gorgés de sang et on les fit brûler sur les places publiques après leur avoir fait percer le cœur. Des magistrats témoins de ces exécutions affirment avoir entendu les cadavres pousser des hurlements au moment où le bourreau leur enfonçait un pieu dans la poitrine. Ils en ont fait la déposition formelle et l'ont corroborée de leur serment et de leur signature.

« D'après ces renseignements, il vous sera facile de comprendre, mesdames, l'effet qu'avaient produit les paroles du vieux Gorcha sur ses fils. Tous deux s'étaient jetés à ses pieds et l'avaient supplié de les laisser partir à sa place, mais, pour toute réponse, il leur avait tourné le dos et s'en était allé en chantonnant le refrain d'une vieille ballade. Le jour où j'arrivai dans le village était précisément celui où devait expirer le terme fixé par Gorcha, et je n'eus pas de peine à m'expliquer l'inquiétude de ses enfants.

« C'était une bonne et honnête famille. Georges, l'aîné des deux fils, aux traits mâles et

bien marqués, paraissait un homme sérieux et résolu. Il était marié et père de deux enfants. Son frère Pierre, beau jeune homme de dix-huit ans, trahissait dans sa physionomie plus de douceur que de hardiesse, et paraissait le favori d'une sœur cadette, appelée Sdenka, qui pouvait bien passer pour le type de la beauté slave. Outre cette beauté incontestable sous tous les rapports, une ressemblance lointaine avec la duchesse de Gramont me frappa de prime abord. Il y avait surtout un trait caractéristique au front que je ne retrouvai dans toute ma vie que chez ces deux personnes. Ce trait pouvait ne pas plaire au premier coup d'œil, mais on s'y attachait irrésistiblement dès qu'on l'avait vu plusieurs fois.

« Soit que je fusse très jeune alors, soit que cette ressemblance, jointe à un esprit original et naïf, fût réellement d'un effet irrésistible, je n'eus pas entretenu Sdenka pendant deux minutes que déjà je sentais pour elle une sympathie trop vive pour qu'elle ne menaçât de se changer en un sentiment plus tendre si je prolongeais mon séjour dans ce village.

« Nous étions tous réunis devant la maison autour d'une table garnie de fromage et de jattes de

lait. Sdenka filait ; sa belle-sœur préparait le souper des enfants qui jouaient dans le sable ; Pierre, avec une insouciance affectée, sifflait en nettoyant un yatagan, ou long couteau turc. Georges, accoudé sur la table, sa tête entre ses mains et le front soucieux, dévorait des yeux le grand chemin et ne disait mot.

« Quant à moi, vaincu par la tristesse générale, je regardais mélancoliquement les nuages du soir encadrant le fond d'or du ciel et la silhouette d'un couvent qu'une noire forêt de pins masquait à demi.

« Ce couvent, ainsi que je le sus plus tard, avait joui autrefois d'une grande célébrité à cause d'une image miraculeuse de la Vierge, qui, d'après la légende, avait été apportée par des anges et déposée sur un chêne. Mais, dans le commencement du siècle passé, les Turcs avaient fait une invasion dans le pays ; ils avaient égorgé les moines et saccagé le couvent. Il n'en restait plus que les murs et une chapelle desservie par une espèce d'ermite. Ce dernier faisait aux curieux les honneurs des ruines et donnait l'hospitalité aux pèlerins qui, se rendant à pied d'un lieu de dévotion à un autre, aimaient à s'arrêter au couvent

de la Vierge du Chêne. Ainsi que je l'ai dit, je n'apprends tout cela que par la suite, car ce soir-là j'avais tout autre chose en tête que l'archéologie de la Serbie. Comme il arrive souvent quand on laisse aller son imagination, je songeais au temps passé, aux beaux jours de mon enfance, à ma belle France, que j'avais quittée pour un pays éloigné et sauvage.

« Je songeais à la duchesse de Gramont et, pourquoi ne pas l'avouer, je songeais aussi à quelques autres contemporaines de mesdames vos grand-mères, dont les images, à mon insu, s'étaient glissées dans mon cœur à la suite de celle de la charmante duchesse.

« Bientôt j'avais oublié et mes hôtes et leur inquiétude.

« Tout à coup Georges rompit le silence.

« – Femme, dit-il, à quelle heure le *vieux* est-il parti ?

« – À huit heures, répondit la femme, j'ai bien entendu sonner la cloche du couvent.

« – Alors, c'est bien, reprit Georges, il ne peut pas être plus de sept heures et demie. Et il se tut en fixant de nouveau les yeux sur le grand chemin qui se perdait dans la forêt.

« J'ai oublié de vous dire, mesdames, que, lorsque les Serbes soupçonnent quelqu'un de vampirisme, ils évitent de le nommer par son nom ou de le désigner d'une manière directe, car ils pensent que ce serait l'évoquer du tombeau. Aussi, depuis quelque temps, Georges, en parlant de son père, ne l'appelait plus que le vieux.

« Il se passa quelques instants de silence. Tout à coup, l'un des enfants dit à Sdenka, en la tirant par le tablier :

« – Ma tante, quand donc grand-papa reviendra-t-il à la maison ?

« Un soufflet de Georges fut la réponse à cette question intempestive.

« L'enfant se mit à pleurer, mais son petit frère dit d'un air à la fois étonné et craintif :

« – Pourquoi donc, père, nous défends-tu de parler de grand-papa ?

« Un autre soufflet lui ferma la bouche. Les deux enfants se mirent à brailler et toute la famille se signa.

« Nous en étions là quand j'entendis l'horloge du couvent sonner lentement huit heures. À peine le premier coup avait-il retenti à nos oreilles que nous vîmes une forme humaine se

détacher du bois et s'avancer vers nous.

« – C'est lui ! Dieu soit loué ! s'écrièrent à la fois Sdenka, Pierre et sa belle-sœur.

« – Dieu nous ait en sa sainte garde ! dit solennellement Georges, comment savoir si les dix jours sont ou ne sont pas écoulés ?

« Tout le monde le regarda avec effroi. Cependant la forme humaine avançait toujours. C'était un grand vieillard à la moustache d'argent, à la figure pâle et sévère et se traînant péniblement à l'aide d'un bâton. À mesure qu'il avançait, Georges devenait plus sombre. Lorsque le nouvel arrivé fut près de nous, il s'arrêta et promena sur sa famille des yeux qui paraissaient ne pas voir, tant ils étaient ternes et enfoncés dans leur orbites.

« – Eh bien, dit-il d'une voix creuse, personne ne se lève pour me recevoir ? Que veut dire ce silence ? Ne voyez-vous pas que je suis blessé ?

« J'aperçus alors que le côté gauche du vieillard était ensanglanté.

« – Soutenez donc votre père, dis-je à Georges, et vous, Sdenka, vous devriez lui donner quelque cordial, car le voilà prêt à tomber en défaillance !

« – Mon père, dit Georges, en s'approchant de

Gorcha, montrez-moi votre blessure, je m'y connais et je vais la panser...

« Il fit mine de lui ouvrir l'habit, mais le vieillard le repoussa rudement et se couvrit le côté des deux mains.

« – Va, maladroit, dit-il, tu m'as fait mal !

« – Mais c'est donc au cœur que vous êtes blessé ! s'écria Georges tout pâle ; allons, allons, ôtez votre habit, il le faut, il le faut, vous dis-je !

« Le vieillard se leva droit et roide.

« – Prends garde à toi, dit-il d'une voix sourde, si tu me touches, je te maudis !

« Pierre se mit entre Georges et son père.

« – Laisse-le, dit-il, tu vois bien qu'il souffre !

« – Ne le contrarie pas, ajouta sa femme, tu sais qu'il ne l'a jamais toléré !

« Dans ce moment nous vîmes un troupeau qui revenait du pâturage et s'acheminait vers la maison dans un nuage de poussière. Soit que le chien qui l'accompagnait n'eût pas reconnu son vieux maître, soit qu'il fût poussé par un autre motif, du plus loin qu'il aperçut Gorcha, il s'arrêta, le poil hérissé, et se mit à hurler comme s'il voyait quelque chose de surnaturel.

« – Qu'a donc ce chien ? dit le vieillard d'un air

de plus en plus mécontent, que veut dire tout cela ? Suis-je devenu étranger dans ma propre maison ? Dix jours passés dans les montagnes m'ont-ils changé au point que mes chiens mêmes ne me reconnaissent pas ?

« – Tu l'entends ? dit Georges à sa femme.

« – Quoi donc ?

« – Il avoue que les dix jours sont passés !

« – Mais non, puisqu'il est revenu au terme fixé !

« – C'est bon, c'est bon, je sais ce qu'il y a à faire.

« Comme le chien continuait à hurler : « Je veux qu'il soit tué ! s'écria Gorcha. Eh bien, m'entendez-vous ? »

« Georges ne bougea pas ; mais Pierre se leva, les larmes aux yeux, et saisissant l'arquebuse de son père, il tira sur le chien qui roula dans la poussière.

« – C'était pourtant mon chien favori, dit-il tout bas, je ne sais pourquoi le père a voulu qu'il fût tué !

« – Parce qu'il a mérité de l'être, dit Gorcha. Allons, il fait froid, je veux rentrer !

« Pendant que cela se passait dehors, Sdenka

avait préparé pour le vieux une tisane composée d'eau-de-vie bouillie avec des poires, du miel et des raisins secs, mais son père la repoussa avec dégoût. Il montra la même aversion pour le plat de mouton au riz que lui présenta Georges et alla s'asseoir au coin de l'âtre, en murmurant entre ses dents des paroles inintelligibles.

« Un feu de pins pétillait dans le foyer et animait de sa lueur tremblotante la figure du vieillard si pâle et si défaite que, sans cet éclairage, on aurait pu la prendre pour celle d'un mort. Sdenka vint s'asseoir auprès de lui.

« – Mon père, dit-elle, vous ne voulez rien prendre ni vous reposer ; si vous nous contiez vos aventures dans les montagnes ?

« En disant cela, la jeune fille savait qu'elle touchait une corde sensible, car le vieux aimait à parler guerres et combats. Aussi, une espèce de sourire parut sur ses lèvres décolorées, sans que ses yeux y prissent part, et il répondit en passant sa main sur ses beaux cheveux blonds :

« – Oui, ma fille, oui, Sdenka, je veux bien te conter ce qui m'est arrivé dans les montagnes, mais ce sera une autre fois, car je suis fatigué aujourd'hui. Je te dirai cependant qu'Alibek n'est

plus et que c'est de ma main qu'il a péri. Si quelqu'un en doute, continua le vieillard, en promenant ses regards sur sa famille, en voici la preuve !

« Il défit une manière de besace qui lui pendait derrière le dos, et en tira une tête livide et sanglante à laquelle pourtant la sienne ne le cédait pas en pâleur ! Nous nous en détournâmes avec horreur, mais Gorcha, la donnant à Pierre :

« – Tiens, lui dit-il, attache-moi ça au-dessus de la porte, pour que tous les passants apprennent qu'Alibek est tué et que les routes sont purgées de brigands, si j'en excepte toutefois les janissaires du sultan !

« Pierre obéit avec dégoût.

« – Je comprends tout maintenant, dit-il, ce pauvre chien que j'ai tué ne hurlait que parce qu'il flairait la chair morte !

« – Oui, il flairait la chair morte, répondit d'un air sombre Georges qui était sorti sans qu'on s'en aperçût, et qui rentrait en ce moment, tenant à la main un objet qu'il déposa dans un coin et que je crus être un pieu.

« – Georges, lui dit sa femme à demi-voix, tu ne veux pas, j'espère...

« – Mon frère, ajouta sa sœur, que veux-tu faire ? Mais non, non, tu n'en feras rien, n'est-ce pas ?

« – Laissez-moi, répondit Georges, je sais ce que j'ai à faire et je ne ferai rien qui ne soit nécessaire.

« Sur ces entrefaites, la nuit étant venue, la famille alla se coucher dans une partie de la maison qui n'était séparée de ma chambre que par une cloison fort mince. J'avoue que ce que j'avais vu dans la soirée avait impressionné mon imagination. Ma lumière était éteinte, la lune donnait en plein dans une petite fenêtre basse, tout près de mon lit, et jetait sur le plancher et les murs des lueurs blafardes, à peu près comme elle le fait à présent, mesdames, dans le salon où nous sommes. Je voulus dormir et ne le pus. J'attribuai mon insomnie à la clarté de la lune ; je cherchai quelque chose qui pût me servir de rideau, mais je ne trouvai rien. Alors, entendant des voix confuses derrière la cloison, je me mis à écouter.

« – Couche-toi, femme, disait Georges, et toi, Pierre, et toi, Sdenka. Ne vous inquiétez de rien, je veillerai pour vous.

« – Mais, Georges, répondit sa femme, c'est

plutôt à moi de veiller, tu as travaillé la nuit passée, tu dois être fatigué. D'ailleurs sans cela je dois veiller notre aîné. Tu sais qu'il ne va pas bien depuis hier !

« – Sois tranquille et couche-toi, dit Georges, je veillerai pour nous deux !

« – Mais, mon frère, dit alors Sdenka de sa voix la plus douce, il me semble qu'il serait inutile de veiller. Notre père est déjà endormi, et vois comme il a l'air calme et paisible.

« – Vous n'y entendez rien ni l'une ni l'autre, dit Georges d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Je vous dis de vous coucher et de me laisser veiller.

« Il se fit alors un profond silence. Bientôt je sentis mes paupières s'appesantir et le sommeil s'emparer de mes sens.

« Je crus voir ma porte s'ouvrir lentement et le vieux Gorcha paraître sur le seuil. Mais je soupçonnais sa forme plutôt que je ne la voyais, car il faisait bien noir dans la pièce d'où il venait. Il me sembla que ses yeux éteints cherchaient à deviner mes pensées et suivaient le mouvement de ma respiration. Puis il avança un pied, puis il avança l'autre. Puis, avec une précaution ex-

trême, il se mit à marcher vers moi à pas de loup. Puis il fit un bond et se trouva à côté de mon lit. J'éprouvais d'inexprimables angoisses, mais une force invisible me retenait immobile. Le vieux se pencha sur moi et approcha sa figure livide si près de la mienne que je crus sentir son souffle cadavéreux. Alors, je fis un effort surnaturel et me réveillai, baigné de sueur. Il n'y avait personne dans ma chambre, mais, jetant un regard vers la fenêtre, je vis distinctement le vieux Gorcha qui au-dehors avait collé son visage contre la vitre et qui fixait sur moi des yeux effrayants. J'eus la force de ne pas crier et la présence d'esprit de rester couché, comme si je n'avais rien vu. Cependant, le vieux paraissait n'être venu que pour s'assurer que je dormais, car il ne fit pas de tentative pour entrer, mais, après m'avoir bien examiné, il s'éloigna de la fenêtre et je l'entendis marcher dans la pièce voisine. Georges s'était endormi et il ronflait à faire trembler les murs. L'enfant toussa dans ce moment et je distinguai la voix de Gorcha.

« – Tu ne dors pas, petit ? disait-il.

« – Non, grand-papa, répondit l'enfant, et je voudrais bien causer avec toi !

« – Ah, tu voudrais causer avec moi, et de quoi causerons-nous ?

« – Je voudrais que tu me racontes comment tu t'es battu avec les Turcs, car moi aussi je me battrais volontiers avec les Turcs !

« – J'y ai pensé, enfant, et je t'ai rapporté un petit yatagan que je te donnerai demain.

« – Ah, grand-papa, donne-le-moi plutôt tout de suite, puisque tu ne dors pas.

« – Mais pourquoi, petit, ne m'as-tu pas parlé tant qu'il faisait jour ?

« – Parce que papa me l'a défendu !

« – Il est prudent, ton papa. Ainsi, tu voudrais bien avoir ton petit yatagan ?

« – Oh oui, je le voudrais bien, mais seulement pas ici, car papa pourrait se réveiller !

« – Mais où donc alors ?

« – Si nous sortions, je te promets d'être bien sage et de ne pas faire le moindre bruit !

« Je crus distinguer un ricanement de Gorcha et j'entendis l'enfant qui se levait. Je ne croyais pas aux vampires, mais le cauchemar que je venais d'avoir avait agi sur mes nerfs et, ne voulant rien me reprocher dans la suite, je me levai et donnai un coup de poing à la cloison. Il aurait

suffi pour réveiller les sept dormants, mais rien ne m'annonça qu'il eût été entendu par la famille. Je me jetai vers la porte, bien résolu à sauver l'enfant, mais je la trouvai fermée du dehors et les verrous ne cédèrent pas à mes efforts. Pendant que je tâchais de l'enfoncer, je vis passer devant ma fenêtre le vieillard avec l'enfant dans ses bras.

« – Levez-vous, levez-vous ! criai-je de toutes mes forces, et j'ébranlai la cloison de mes coups. Alors seulement Georges se réveilla.

« – Où est le vieux ? dit-il.

« – Sortez vite, lui criai-je, il vient d'emporter votre enfant !

« D'un coup de pied Georges fit sauter la porte, qui de même que la mienne avait été fermée du dehors, et il se mit à courir dans la direction du bois. Je parvins enfin à réveiller Pierre, sa belle-sœur et Sdenka. Nous nous rassemblâmes devant la maison et, après quelques minutes d'attente, nous vîmes revenir Georges avec son fils. Il l'avait trouvé évanoui sur le grand chemin, mais bientôt il était revenu à lui et ne paraissait pas plus malade qu'auparavant. Pressé de questions, il répondit que son grand-père ne lui avait fait

aucun mal, qu'ils étaient sortis ensemble pour causer mieux à leur aise, mais qu'une fois dehors, il avait perdu connaissance, sans se rappeler comment. Quant à Gorcha, il avait disparu.

« Le reste de la nuit, comme on peut se l'imaginer, se passa sans sommeil.

« Le lendemain j'appris que le Danube, qui coupait le grand chemin à un quart de lieue du village, avait commencé à charrier des glaçons, ce qui arrive toujours dans ces contrées vers la fin de l'automne et au commencement du printemps. Le passage était intercepté pour quelques jours, et je ne pouvais songer à mon départ. D'ailleurs, quand même je l'aurais pu, la curiosité, jointe à un attrait plus puissant, m'eût retenu. Plus je voyais Sdenka et plus je me sentais porté à l'aimer. Je ne suis pas de ceux, mesdames, qui croient aux passions subites et irrésistibles dont les romans nous offrent des exemples ; mais je pense qu'il est des cas où l'amour se développe plus rapidement que de coutume. La beauté originale de Sdenka, cette ressemblance singulière avec la duchesse de Gramont que j'avais fuie à Paris et que je retrouvais ici, dans un costume pittoresque, parlant un langage étranger et harmo-

nieux, ce trait caractéristique dans la figure pour lequel, en France, j'avais vingt fois voulu me faire tuer, tout cela, joint à la singularité de ma situation et aux mystères qui m'entouraient, devait contribuer à faire mûrir en moi un sentiment qui, dans d'autres circonstances, ne se serait manifesté peut-être que d'une manière vague et passagère.

« Dans le courant de la journée j'entendis Sdenka s'entretenir avec son frère cadet.

« – Que penses-tu de tout cela ? disait-elle, est-ce que toi aussi tu soupçonnes notre père ?

« – Je n'ose le soupçonner, répondit Pierre, d'autant moins que l'enfant dit qu'il ne lui a pas fait de mal. Et quant à sa disparition, tu sais qu'il n'a jamais rendu compte de ses absences.

« – Je le sais, dit Sdenka, mais alors il faut le sauver, car tu connais Georges...

« – Oui, oui, je le connais. Lui parler serait inutile, mais nous cacherons le pieu, et il n'ira pas en chercher un autre, car de ce côté des montagnes il n'y a pas un seul tremble !

« – Oui, cachons le pieu, mais n'en parlons pas aux enfants, car ils pourraient en jaser devant Georges !

« – Nous nous en garderons bien, dit Pierre. Et ils se séparèrent.

« La nuit vint sans que nous eussions rien appris sur le vieux Gorcha. J'étais comme la veille étendu sur mon lit et la lune donnait en plein dans ma chambre. Quand le sommeil commença à brouiller mes idées, je sentis, comme par instinct, l'approche du vieillard. J'ouvris les yeux et je vis sa figure livide collée contre ma fenêtre.

« Cette fois je voulus me lever, mais cela me fut impossible. Il me semblait que tous mes membres étaient paralysés. Après m'avoir bien regardé, le vieux s'éloigna. Je l'entendis faire le tour de la maison et frapper doucement à la fenêtre de la chambre où couchaient Georges et sa femme. L'enfant se retourna dans son lit et gémit en rêve. Il se passa quelques minutes de silence, puis j'entendis encore frapper à la fenêtre. Alors l'enfant gémit de nouveau et se réveilla...

« – Est-ce toi, grand-papa ? dit-il.

« – C'est moi, répondit une voix sourde, et je t'apporte ton petit yatagan.

« – Mais je n'ose sortir, papa me l'a défendu !

« – Tu n'as pas besoin de sortir, ouvre-moi seulement la fenêtre et viens m'embrasser !

« L'enfant se leva et je l'entendis ouvrir la fenêtre. Alors, rappelant à moi toute mon énergie, je sautai à bas de mon lit et courus frapper à la cloison. En une minute Georges fut debout. Je l'entendis jurer, sa femme poussa un grand cri, bientôt toute la maison était rassemblée autour de l'enfant inanimé. Gorcha avait disparu comme la veille. À force de soins nous parvînmes à faire reprendre connaissance à l'enfant, mais il était bien faible et respirait avec peine. Le pauvre petit ignorait la cause de son évanouissement. Sa mère et Sdenka l'attribuèrent à la frayeur d'avoir été surpris causant avec son grand-père. Moi, je ne disais rien. Cependant, l'enfant s'étant calmé, tout le monde excepté Georges se recoucha.

« Vers l'aube du jour je l'entendis réveiller sa femme, on se parla à voix basse. Sdenka se joignit à eux et je l'entendis sangloter, ainsi que sa belle-sœur.

« L'enfant était mort.

« Je passe sous silence le désespoir de la famille. Personne pourtant n'en attribuait la cause au vieux Gorcha. Du moins, on n'en parlait pas ouvertement.

« Georges se taisait, mais son expression tou-

jours sombre avait maintenant quelque chose de terrible. Pendant deux jours, le vieux ne reparut pas. Dans la nuit qui suivit le troisième (celui où eut lieu l'enterrement de l'enfant) je crus entendre des pas autour de la maison et une voix de vieillard qui appelait le petit frère du défunt. Il me sembla aussi pendant un moment voir la figure de Gorcha collée contre ma fenêtre, mais je ne pus me rendre compte si c'était une réalité ou l'effet de mon imagination, car cette nuit, la lune était voilée. Je crus toutefois de mon devoir d'en parler à Georges. Il questionna l'enfant, et celui-ci répondit qu'en effet il s'était entendu appeler par son grand-père et l'avait vu regarder à travers la fenêtre. Georges enjoignit sévèrement à son fils de le réveiller si le vieux paraissait encore.

« Toutes ces circonstances n'empêchaient pas ma tendresse pour Sdenka de se développer toujours davantage.

« Je n'avais pu, de la journée, lui parler sans témoins. Quand vint la nuit, l'idée de mon prochain départ me navra le cœur. La chambre de Sdenka n'était séparée de la mienne que par une espèce de couloir donnant sur la rue d'un côté et sur la cour de l'autre.

« La famille de mes hôtes était couchée, quand il me vint dans l'idée de faire un tour dans la campagne pour me distraire. Entré dans le couloir, je vis que la porte de Sdenka était entrouverte.

« Je m'arrêtai involontairement. Un frôlement de robe bien connu me fit battre le cœur. Puis, j'entendis des paroles chantées à demi-voix. C'étaient les adieux qu'un roi serbe, allant à la guerre, adressait à sa belle.

« "Oh, mon jeune peuplier, disait le vieux roi, je pars pour la guerre et tu m'oublieras !

« "Les arbres qui croissent au pied de la montagne sont sveltes et flexibles, mais ta taille l'est davantage !

« "Les fruits du sorbier que le vent balance sont rouges mais tes lèvres sont plus rouges que les fruits du sorbier !

« "Et moi, je suis comme un vieux chêne dépouillé de feuilles, et ma barbe est plus blanche que l'écume du Danube !

« "Et tu m'oublieras, ô mon âme, et je mourrai de chagrin, car l'ennemi n'osera pas tuer le vieux roi !"

« Et la belle répondit : "Je jure de te rester fi-

dèle et de ne pas t'oublier. Si je manque à mon serment, puisses-tu, après ta mort, venir sucer tout le sang de mon cœur !”

« Et le vieux roi dit : “Ainsi soit-il !” Et il partit pour la guerre. Et bientôt la belle l'oublia !...

« Ici, Sdenka s'arrêta, comme si elle eût craint d'achever la ballade. Je ne me contenais plus. Cette voix si douce, si expressive, était la voix de la duchesse de Gramont... Sans réfléchir à rien, je poussai la porte et entrai. Sdenka venait d'ôter une espèce de casaquin que portent les femmes de son pays. Sa chemise brodée d'or et de soie rouge, serrée autour de sa taille par une simple jupe quadrillée, composait tout son costume. Ses belles tresses blondes étaient dénouées et son négligé rehaussait ses attraits. Sans s'irriter de ma brusque entrée, elle en parut confuse et rougit légèrement.

« – Oh, me dit-elle, pourquoi êtes-vous venu et que penserait-on de moi si l'on nous surprenait ?

« – Sdenka, mon âme, lui dis-je, soyez tranquille, tout dort autour de nous, il n'y a que le grillon dans l'herbe et le hanneton dans les airs qui puissent entendre ce que j'ai à vous dire.

« – Oh, mon ami, fuyez, fuyez ! Si mon frère

nous surprend, je suis perdue !

« – Sdenka, je ne m'en irai que lorsque vous m'aurez promis de m'aimer toujours, comme la belle le promet au roi de la ballade. Je pars bientôt, Sdenka, qui sait quand nous nous reverrons ? Sdenka, je vous aime plus que mon âme, plus que mon salut... ma vie et mon sang sont à vous... ne me donnerez-vous pas une heure en échange ?

« – Bien des choses peuvent arriver dans une heure, dit Sdenka d'un air pensif ; mais elle laissa sa main dans la mienne. Vous ne connaissez pas mon frère, continua-t-elle en frissonnant ; j'ai un pressentiment qu'il viendra.

« – Calmez-vous, ma Sdenka, lui dis-je, votre frère est fatigué de ses veilles, il a été assoupi par le vent qui joue dans les arbres ; bien lourd est son sommeil, bien longue est la nuit et je ne vous demande qu'une heure ! Et puis, adieu... peut-être pour toujours !

« – Oh, non, non, pas pour toujours ! dit vivement Sdenka ; puis elle recula comme effrayée de sa propre voix.

« – Oh ! Sdenka, m'écriai-je, je ne vois que vous, je n'entends que vous, je ne suis plus maître de moi, j'obéis à une force supérieure, pardon-

nez-moi, Sdenka ! Et comme un fou je la serrai contre mon cœur.

« – Oh, vous n'êtes pas mon ami, dit-elle en se dégageant de mes bras, et elle alla se réfugier dans le fond de sa chambre. Je ne sais ce que je lui répondis, car j'étais moi-même confus de mon audace, non qu'en pareille occasion elle ne m'ait réussi quelquefois, mais parce que, malgré ma passion, je ne pouvais me défendre d'un respect sincère pour l'innocence de Sdenka.

« J'avais, il est vrai, hasardé au commencement quelques-unes de ces phrases de galanterie qui ne déplaisaient pas aux belles de notre temps, mais bientôt j'en fus honteux, et j'y renonçais, voyant que la simplicité de la jeune fille l'empêchait de comprendre ce que vous autres, mesdames, je le vois à votre sourire, vous avez deviné à demi-mot.

« J'étais là, devant elle, ne sachant que lui dire, quand tout à coup, je la vis tressaillir et fixer sur la fenêtre un regard de terreur. Je suivis la direction de ses yeux et je vis distinctement la figure immobile de Gorcha qui nous observait du dehors.

« Au même instant, je sentis une lourde main

se poser sur mon épaule. Je me retournai. C'était Georges.

« – Que faites-vous ici ? me demanda-t-il.

« Déconcerté par cette brusque apostrophe, je lui montrai son père qui nous regardait par la fenêtre et qui disparut sitôt que Georges l'aperçut.

« – J'avais entendu le vieux et j'étais venu prévenir votre sœur, lui dis-je.

« Georges me regarda comme s'il eût voulu lire au fond de mon âme. Puis il me prit par le bras, me conduisit dans ma chambre et s'en alla sans proférer une parole.

« Le lendemain, la famille était réunie devant la porte de la maison autour d'une table chargée de laitage.

« – Où est l'enfant ? dit Georges.

« – Il est dans la cour, répondit sa mère, il joue tout seul à son jeu favori et s'imagine combattre les Turcs.

« À peine avait-elle prononcé ces mots qu'à notre extrême surprise nous vîmes s'avancer du fond du bois la grande figure de Gorcha qui marcha lentement vers notre groupe et s'assit à la table comme il l'avait fait le jour de mon arrivée.

« – Mon père, soyez le bienvenu, murmura sa

belle-fille d'une voix à peine intelligible.

« – Soyez le bienvenu, mon père, répétèrent Sdenka et Pierre à voix basse.

« – Mon père, dit Georges d'une voix ferme, mais en changeant de couleur, nous vous attendons pour prononcer la prière !

« Le vieux se détourna en fronçant les sourcils.

« – La prière à l'instant même ! répéta Georges, et faites le signe de la croix ou par saint Georges...

« Sdenka et sa belle-sœur se penchèrent vers le vieux et le supplièrent de prononcer la prière.

« – Non, non, non, dit le vieillard, il n'a pas le droit de me commander et s'il insiste, je le maudis !

« Georges se leva et courut dans la maison. Bientôt il revint, la fureur dans les yeux.

« – Où est le pieu ? s'écria-t-il, où avez-vous caché le pieu ?

« Sdenka et Pierre échangèrent un regard.

« – Cadavre ! dit alors Georges en s'adressant au vieux, qu'as-tu fait de mon aîné ? Pourquoi as-tu tué mon enfant ? Rends-moi mon fils, cadavre !

« Et en parlant ainsi, il devenait de plus en

plus pâle, et ses yeux s'animaient davantage.

« Le vieux le regardait d'un mauvais regard et ne bougeait pas.

« – Oh ! le pieu, le pieu ! s'écria Georges. Que celui qui l'a caché réponde des malheurs qui nous attendent !

« Dans ce moment nous entendîmes les joyeux éclats de rire de l'enfant cadet et nous le vîmes arriver à cheval sur un grand pieu qu'il traînait en caracolant dessus et en poussant de sa petite voix le cri de guerre des Serbes quand ils attaquent l'ennemi.

« À cette vue le regard de Georges flamboya. Il arracha le pieu à l'enfant et se précipita sur son père. Celui-ci poussa un hurlement et se mit à courir dans la direction du bois avec une vitesse si peu conforme à son âge qu'elle paraissait surnaturelle.

« Georges le poursuivit à travers champs et bientôt nous les perdîmes de vue.

« Le soleil s'était couché quand Georges revint à la maison, pâle comme la mort et les cheveux hérissés. Il s'assit près du feu et je crus entendre ses dents claquer. Personne n'osa le questionner. Vers l'heure où la famille avait coutume de se sé-

parer, il parut recouvrer toute son énergie et, me prenant à part, il me dit de la manière la plus naturelle :

« – Mon cher hôte, je viens de voir la rivière. Il n’y a plus de glaçons, le chemin est libre, rien ne s’oppose à votre départ. Il est inutile, ajouta-t-il, en jetant un regard sur Sdenka, de prendre congé de ma famille. Elle vous souhaite par ma bouche tout le bonheur qu’on peut désirer ici-bas, et j’espère que vous aussi vous nous garderez un bon souvenir. Demain, au point du jour, vous trouverez votre cheval sellé et votre guide prêt à vous suivre. Adieu, rappelez-vous quelquefois votre hôte et pardonnez-lui si votre séjour ici n’a pas été aussi exempt de tribulations qu’il l’aurait désiré.

« Les traits durs de Georges avaient dans ce moment une expression presque cordiale. Il me conduisit dans ma chambre et me serra la main une dernière fois. Puis il tressaillit et ses dents claquèrent comme s’il grelottait de froid.

« Resté seul, je ne songeais pas à me coucher comme vous le pensez bien. D’autres idées me préoccupaient. J’avais aimé plusieurs fois dans ma vie. J’avais eu des accès de tendresse, de dépit

et de jalousie, mais jamais, pas même en quittant la duchesse de Gramont, je n'avais ressenti une tristesse pareille à celle qui me déchirait le cœur dans ce moment. Avant que le soleil eût paru, je mis mes habits de voyage et je voulus tenter une dernière entrevue avec Sdenka. Mais Georges m'attendait dans le vestibule. Toute possibilité de la revoir m'était ravie.

« Je sautai sur mon cheval et je piquai des deux. Je me promettais bien, à mon retour de Jassy, de repasser par ce village, et cet espoir, si éloigné qu'il fût, chassa peu à peu mes soucis. Je pensais déjà avec complaisance au moment du retour et l'imagination m'en retraçait d'avance tous les détails, quand un brusque mouvement du cheval faillit me faire perdre les arçons. L'animal s'arrêta tout court, se roidit sur ses pieds de devant et fit entendre des naseaux ce bruit d'alarme qu'arrache à ses semblables la proximité d'un danger. Je regardai avec attention et vis à une centaine de pas devant moi un loup qui creusait la terre. Au bruit que je fis, il prit la fuite, j'enfonçai mes éperons dans les flancs de ma monture et je parvins à la faire avancer. J'aperçus alors à l'endroit qu'avait quitté le loup une fosse

toute fraîche. Il me sembla en outre distinguer le bout d'un pieu dépassant de quelques pouces la terre que le loup venait de remuer. Cependant je ne l'affirme point, car je passai très vite auprès de cet endroit. »

Ici, le marquis se tut, et prit une prise de tabac.

– Est-ce donc tout ? demandèrent les dames.

– Hélas, non ! répondit M. d'Urfé. Ce que j'ai à vous raconter encore est pour moi d'un souvenir bien plus pénible, et je donnerais beaucoup pour en être délivré.

« Les affaires qui m'amenaient à Jassy m'y retinrent plus longtemps que je ne m'y étais attendu. Je ne les terminai qu'au bout de six mois. Que vous dirai-je ? C'est une vérité triste à avouer, mais ce n'en est pas moins une vérité qu'il y a peu de sentiments durables ici-bas. Le succès de mes négociations, les encouragements que je recevais du cabinet de Versailles, la politique en un mot, cette vilaine politique, qui nous a si fort ennuyés ces derniers temps, ne tarda pas à affaiblir dans mon esprit le souvenir de Sdenka. Puis, la femme du hospodar, personne bien belle et possédant parfaitement notre langue, m'avait fait,

dès mon arrivée, l'honneur de me distinguer parmi quelques autres jeunes étrangers qui séjournaient à Jassy. Élevé, comme je l'ai été, dans les principes de la galanterie française, mon sang gaulois se serait révolté à l'idée de payer d'ingratitude la bienveillance que me témoignait la beauté. Aussi je répondis courtoisement aux avances qui me furent faites, et pour me mettre à même de faire valoir les intérêts et les droits de la France, je commençai par m'identifier avec tous ceux du hospodar.

« Rappelé dans mon pays, je repris le chemin qui m'avait amené à Jassy.

« Je ne pensais plus ni à Sdenka, ni à sa famille, quand un soir, chevauchant par la campagne, j'entendis une cloche qui sonnait huit heures. Ce son ne me parut pas inconnu et mon guide me dit qu'il venait d'un couvent peu éloigné. Je lui en demandai le nom, et j'appris que c'était celui de la Vierge du Chêne. Je pressai le pas de mon cheval et bientôt nous frappâmes à la porte du couvent. L'ermite vint nous ouvrir et nous conduisit à l'appartement des étrangers. Je le trouvai si rempli de pèlerins que je perdis l'envie d'y passer la nuit et je demandai si je pourrais

trouver un gîte au village.

« – Vous en trouverez plus d'un, me répondit l'ermite en poussant un profond soupir ; grâce au mécréant Gorcha il n'y manque pas de maisons vides !

« – Qu'est-ce à dire ? demandai-je, le vieux Gorcha vit-il encore ?

« – Oh, non, celui-là est bien et bellement enterré avec un pieu dans le cœur ! Mais il avait sucé le sang du fils de Georges. L'enfant est revenu une nuit, pleurant à la porte, disant qu'il avait froid et qu'il voulait rentrer. Sa sotte de mère, bien qu'elle l'eût enterré elle-même, n'eut pas le courage de le renvoyer au cimetière et lui ouvrit. Alors il se jeta sur elle et la suçà à mort. Enterrée à son tour, elle revint sucer le sang de son second fils, et puis celui de son mari, et puis celui de son beau-frère. Tous y ont passé.

« – Et Sdenka ? dis-je.

« – Oh, celle-là devint folle de douleur ; pauvre enfant, ne m'en parlez pas !

« La réponse de l'ermite n'était pas positive et je n'eus pas le courage de répéter ma question.

« – Le vampirisme est contagieux, continua l'ermite en se signant ; bien des familles au vil-

lage en sont atteintes, bien des familles sont mortes jusqu'à leur dernier membre, et si vous voulez m'en croire, vous resterez cette nuit au couvent, car lors même qu'au village vous ne seriez pas dévoré par les *vourdalaks*, toujours est-il que la peur qu'ils vous feront suffira pour blanchir vos cheveux avant que j'aie fini de sonner matines. Je ne suis qu'un pauvre religieux, continua-t-il, mais la générosité des voyageurs m'a mis à même de pourvoir à leurs besoins. J'ai des fromages exquis, du raisin sec qui vous fera venir l'eau à la bouche rien qu'à le regarder et quelques flacons de vin de Tokay qui ne le cède en rien à celui qu'on sert à Sa Sainteté le Patriarche !

« Il me parut en ce moment que l'ermite tournait à l'aubergiste. Je crus qu'il m'avait fait exprès des contes bleus pour me donner l'occasion de me rendre agréable au ciel, en imitant la générosité des voyageurs *qui avaient mis le saint homme à même de pourvoir à leurs besoins*.

« Et puis le mot *peur* faisait de tout temps sur moi l'effet du clairon sur un coursier de guerre. J'aurais eu honte de moi-même si je n'étais parti aussitôt. Mon guide, tout tremblant, me demanda

la permission de rester et je la lui accordai volontiers.

« Je mis environ une demi-heure pour arriver au village. Je le trouvai désert. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres, pas une chanson ne se faisait entendre. Je passai en silence devant toutes ces maisons dont la plupart m'étaient connues et j'arrivai enfin à celle de Georges. Soit souvenir sentimental, soit témérité de jeune homme, c'est là que je résolus de passer la nuit.

« Je descendis de cheval et frappai à la porte cochère. Personne ne répondit. Je poussai la porte, elle s'ouvrit, en criant sur ses gonds, et j'entrai dans la cour.

« J'attachai mon cheval tout sellé sous un hangar, où je trouvai une provision d'avoine suffisante pour une nuit et j'avançai résolument vers la maison.

« Aucune porte n'était fermée, pourtant toutes les chambres paraissaient inhabitées. Celle de Sdenka semblait n'avoir été abandonnée que de la veille. Quelques vêtements gisaient encore sur le lit. Quelques bijoux qu'elle tenait de moi, et parmi lesquels je reconnus une petite croix en émail que j'avais achetée en passant par Pesth,

brillaient sur une table à la lueur de la lune. Je ne pus me défendre d'un serrement de cœur, bien que mon amour fût passé. Cependant je m'enveloppai dans mon manteau et je m'étendis sur le lit. Bientôt le sommeil me gagna. Je ne me rappelle pas les détails de mon rêve, mais je sais que je revis Sdenka, belle, naïve et aimante comme par le passé. Je me reprochais, en la voyant, mon égoïsme et mon inconstance. Comment ai-je pu, me demandais-je, abandonner cette pauvre enfant qui m'aimait, comment ai-je pu l'oublier ? Puis son idée se confondit avec celle de la duchesse de Gramont et je ne vis dans ces deux images qu'une seule et même personne. Je me jetai aux pieds de Sdenka et j'implorai son pardon. Tout mon être, toute mon âme se confondaient dans un sentiment ineffable de mélancolie et de bonheur.

« J'en étais là de mon rêve, quand je fus réveillé à demi par un son harmonieux, semblable au bruissement d'un champ de blé agité par la brise légère. Il me sembla entendre les épis s'entrechoquer mélodieusement et le chant des oiseaux se mêler au roulement d'une cascade et au chuchotement des arbres. Puis, il me parut que

tous ces sons confus n'étaient que le frôlement d'une robe de femme et je m'arrêtai à cette idée. J'ouvris les yeux et je vis Sdenka auprès de mon lit. La lune brillait d'un éclat si vif que je pouvais distinguer dans leurs moindres détails les traits adorables qui m'avaient été si chers autrefois, mais dont mon rêve seulement venait de me faire sentir tout le prix. Je trouvai Sdenka plus belle et plus développée. Elle avait le même négligé que la dernière fois, quand je l'avais vue seule ; une simple chemise brodée d'or et de soie, et puis une jupe étroitement serrée au-dessus des hanches.

« – Sdenka ! lui dis-je, me levant sur mon séant, est-ce bien vous, Sdenka ?

« – Oui, c'est moi, me répondit-elle d'une voix douce et triste, c'est bien ta Sdenka que tu avais oubliée. Ah, pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ? Tout est fini maintenant, il faut que tu partes ; un moment de plus et tu es perdu ! Adieu, mon ami, adieu pour toujours !

« – Sdenka, lui dis-je, vous avez eu bien des malheurs, m'a-t-on dit ! Venez, nous causerons ensemble et cela vous soulagera !

« – Oh, mon ami, dit-elle, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit de nous ; mais partez, partez au

plus vite, car, si vous restez ici, votre perte est certaine.

« – Mais, Sdenka, quel est donc ce danger qui me menace ? Ne pouvez-vous pas me donner une heure, rien qu'une heure pour causer avec vous ?

« Sdenka tressaillit, et une révolution étrange s'opéra dans toute sa personne.

« – Oui, dit-elle, une heure, une heure, n'est-ce pas, comme lorsque je chantais la ballade du vieux roi et que tu es entré dans cette chambre ? C'est là ce que tu veux dire ? Eh bien, soit, je te donne une heure ! Mais non, non, dit-elle, en se reprenant, pars, va t'en ! – Pars plus vite, te dis-je, fuis !... mais fuis donc tant que tu le peux !

« Une sauvage énergie animait ses traits.

« Je ne m'expliquai pas le motif qui la faisait parler ainsi, mais elle était si belle que je résolus de rester malgré elle. Cédant enfin à mes instances, elle s'assit près de moi, me parla des temps passés et m'avoua en rougissant qu'elle m'avait aimé dès le jour de mon arrivée. Cependant, peu à peu, je remarquai un grand changement dans Sdenka. Sa réserve d'autrefois avait fait place à un étrange laisser-aller. Son regard, naguère si timide, avait quelque chose de hardi.

Enfin, je vis avec surprise que dans sa manière d'être avec moi elle était loin de la modestie qui l'avait distinguée, jadis.

« Serait-il possible, me dis-je, que Sdenka ne fût pas la jeune fille pure et innocente qu'elle semblait être il y a deux ans ? N'en aurait-elle pris que l'apparence par crainte de son frère ? Aurais-je été si grossièrement dupe de sa vertu d'emprunt ? Mais alors pourquoi m'engager à partir ? Serait-ce par hasard un raffinement de coquetterie ? Et moi qui croyais la connaître ! Mais n'importe ! Si Sdenka n'est pas une Diane comme je l'ai pensé, je puis bien la comparer à une autre divinité, non moins aimable et, vive Dieu ! je préfère le rôle d'Adonis à celui d'Ac-téon ! »

« Si cette phrase classique que je m'adressai à moi-même vous paraît hors de saison, mesdames, veuillez songer que ce que j'ai l'honneur de vous raconter se passait en l'an de grâce 1758. La mythologie alors était à l'ordre du jour, et je ne me piquais pas d'aller plus vite que mon siècle. Les choses ont bien changé depuis, et il n'y a pas fort longtemps que la Révolution, en renversant les souvenirs du paganisme, en même temps que la

religion chrétienne, avait mis la déesse Raison à leur place. Cette déesse, mesdames, n'a jamais été ma patronne quand je me trouvai en présence de vous autres, et, à l'époque dont je parle, j'étais moins disposé que jamais à lui offrir des sacrifices. Je m'abandonnai sans réserve au penchant qui m'entraînait vers Sdenka et j'allai joyeusement au-devant de ses agaceries. Déjà quelque temps s'était écoulé dans une douce intimité quand, en m'amusant à parer Sdenka de tous ses bijoux, je voulus lui passer au cou la petite croix en émail que j'avais trouvée sur la table. Au mouvement que je fis, Sdenka recula en tressaillant.

« – Assez d'enfantillage, mon ami, me dit-elle, laisse là ces brimborions et causons de toi et de tes projets !

« Le trouble de Sdenka me donna à penser. En l'examinant avec attention, je remarquai qu'elle n'avait plus au cou, comme autrefois, une foule de petites images, de reliquaires et de sachets remplis d'encens que les Serbes ont l'usage de porter dès leur enfance et qu'ils ne quittent qu'à leur mort.

« – Sdenka, lui dis-je, où sont donc les images que vous aviez au cou ?

« – Je les ai perdues, répondit-elle d'un air d'impatience, et aussitôt elle changea de conversation.

« Je ne sais quel pressentiment vague, dont je ne me rendis pas compte, s'empara de moi. Je voulus partir, mais Sdenka me retint.

« – Comment, dit-elle, tu m'as demandé une heure, et voilà que tu pars au bout de quelques minutes !

« – Sdenka, dis-je, vous aviez raison de m'engager à partir ; je crois entendre du bruit et je crains qu'on ne nous surprenne !

« – Sois tranquille, mon ami, tout dort autour de nous, il n'y a que le grillon dans l'herbe et le hanneton dans les airs qui puissent entendre ce que j'ai à te dire !

« – Non, non, Sdenka, il faut que je parte !...

« – Arrête, arrête, dit Sdenka, je t'aime plus que mon âme, plus que mon salut, tu m'as dit que ta vie et ton sang étaient à moi !...

« – Mais ton frère, ton frère, Sdenka, j'ai un pressentiment qu'il viendra !

« – Calme-toi, mon âme, mon frère est assoupi par le vent qui joue dans les arbres ; bien lourd est son sommeil, bien longue est la nuit et je ne te

demande qu'une heure !

« En disant cela, Sdenka était si belle que la vague terreur qui m'agitait commença à céder au désir de rester auprès d'elle. Un mélange de crainte et de volupté impossible à décrire remplissait tout mon être. À mesure que je faiblissais, Sdenka devenait plus tendre, si bien que je me décidai à céder, tout en me promettant de me tenir sur mes gardes. Cependant, comme je l'ai dit tout à l'heure, je n'ai jamais été sage qu'à demi, et quand Sdenka, remarquant ma réserve, me proposa de chasser le froid de la nuit par quelques verres d'un vin généreux qu'elle me dit tenir du bon ermite, j'acceptai sa proposition avec un empressement qui la fit sourire. Le vin produisit son effet. Dès le second verre, la mauvaise impression qu'avait faite sur moi la circonstance de la croix et des images s'effaça complètement ; Sdenka dans le désordre de sa toilette, avec ses beaux cheveux à demi tressés, avec ses bijoux éclairés par la lune, me parut irrésistible. Je ne me contins plus et je la pressai dans mes bras.

« Alors, mesdames, eut lieu une de ces mystérieuses révélations que je ne saurai jamais expliquer, mais à l'existence desquelles l'expérience

m'a forcé de croire, quoique jusque-là j'aie été peu porté à les admettre.

« La force avec laquelle j'enlaçai mes bras autour de Sdenka fit entrer dans ma poitrine une des pointes de la croix que vous venez de voir et que la duchesse de Gramont m'avait donnée à mon départ. La douleur aiguë que j'en éprouvai fut pour moi comme un rayon de lumière qui me traversa de part en part. Je regardai Sdenka et je vis que ses traits, quoique toujours beaux, étaient contractés par la mort, que ses yeux ne voyaient pas et que son sourire était une convulsion imprimée par l'agonie sur la figure d'un cadavre. En même temps, je sentis dans la chambre cette odeur nauséabonde que répandent d'ordinaire les caveaux mal fermés. L'affreuse vérité se dressa devant moi dans toute sa laideur, et je me souvins trop tard des avertissements de l'ermite. Je compris combien ma position était précaire et je sentis que tout dépendait de mon courage et de mon sang-froid. Je me détournai de Sdenka pour lui cacher l'horreur que mes traits devaient exprimer. Mes regards, alors, tombèrent sur la fenêtre et je vis l'infâme Gorcha, appuyé sur un pieu ensanglanté et fixant sur moi des yeux de

hyène. L'autre fenêtre était occupée par la pâle figure de Georges, qui dans ce moment avait avec son père une ressemblance effrayante. Tous deux semblaient épier mes mouvements et je ne doutai pas qu'ils s'élanceraient sur moi à la moindre tentative de fuite. Je n'eus donc pas l'air de les apercevoir, mais faisant un violent effort sur moi-même, je continuai, oui, mesdames, je continuai à prodiguer à Sdenka les mêmes caresses que je me plaisais à lui faire avant ma terrible découverte. Pendant ce temps, je songeais avec angoisse au moyen de m'échapper. Je remarquai que Gorcha et Georges échangeaient avec Sdenka des regards d'intelligence et qu'ils commençaient à s'impatienter. J'entendis aussi au-dehors une voix de femme et des cris d'enfants, mais si affreux qu'on aurait pu les prendre pour des hurlements de chats sauvages.

« – Voici qu'il est temps de plier bagage, me dis-je, et le plus tôt sera le mieux !

« M'adressant alors à Sdenka, je lui dis à voix haute et de manière à être entendu de ses hideux parents :

« – Je suis bien fatigué, mon enfant, je voudrais me coucher et dormir quelques heures,

mais il faut d'abord que j'aie vu si mon cheval a mangé sa provende. Je vous prie de ne pas vous en aller et d'attendre mon retour.

« J'appliquai alors mes lèvres sur ses lèvres froides et décolorées et je sortis. Je trouvai mon cheval couvert d'écume et se débattant sous le hangar. Il n'avait pas touché à l'avoine, mais le hennissement qu'il poussa en me voyant venir me donna la chair de poule, car je craignis qu'il ne trahît mes intentions. Cependant les vampires, qui avaient probablement entendu ma conversation avec Sdenka, ne pensèrent point à prendre l'alarme. Je m'assurai alors que la porte cochère était ouverte, et, m'élançant en selle, j'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval.

« J'eus le temps d'apercevoir, en sortant de la porte, que la troupe rassemblée auprès de la maison, et dont la plupart des individus avaient le visage collé contre les vitres, était très nombreuse. Je crois que ma brusque sortie les interdit d'abord, car pendant quelque temps je ne distinguai, dans le silence de la nuit, rien que le galop uniforme de mon cheval. Je croyais déjà pouvoir me féliciter de ma ruse, quand tout d'un coup j'entendis derrière moi un bruit semblable à un

ouragan éclatant dans les montagnes. Mille voix confuses criaient, hurlaient et semblaient se disputer entre elles. Puis toutes se turent, comme d'un commun accord, et j'entendis un piétinement précipité comme si une troupe de fantasmes s'approchait au pas de course.

« Je pressai ma monture à lui déchirer les flancs. Une fièvre ardente me faisait battre les artères et, pendant que je m'épuisais en efforts inouïs pour conserver ma présence d'esprit, j'entendis derrière moi une voix qui me criait :

« – Arrête, arrête, mon ami ! Je t'aime plus que mon âme, je t'aime plus que mon salut ! arrête, arrête, ton sang est à moi !

« En même temps, un souffle froid effleura mon oreille et je sentis Sdenka me sauter en croupe.

« – Mon cœur, mon âme ! me disait-elle, je ne vois que toi, je ne sens que toi, je ne suis pas maîtresse de moi-même, j'obéis à une force supérieure, pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi !

« Et, m'enlaçant dans ses bras, elle tâchait de me renverser en arrière et de me mordre à la gorge. Une lutte terrible s'engagea entre nous. Pendant longtemps je ne me défendis qu'avec

peine, mais enfin, je parvins à saisir Sdenka d'une main par sa ceinture et de l'autre par ses tresses, et me roidissant sur mes étriers, je la jetai à terre !

« Aussitôt mes forces m'abandonnèrent et le délire s'empara de moi. Mille images folles et terribles me poursuivaient en grimaçant. D'abord Georges et son frère Pierre côtoyaient la route et tâchaient de me couper le chemin. Ils n'y parvenaient pas et j'allais m'en réjouir quand, en me retournant, j'aperçus le vieux Gorcha qui se servait de son pieu pour faire des bonds comme les montagnards tyroliens quand ils franchissent les abîmes. Gorcha aussi resta en arrière. Alors sa belle-fille, qui traînait ses enfants après elle, lui en jeta un qu'il reçut au bout de son pieu. S'en servant comme d'une baliste, il lança de toutes ses forces l'enfant après moi. J'évitai le coup, mais avec un véritable instinct de bouledogue, le petit crapaud s'attacha au cou de mon cheval, et j'eus de la peine à l'en arracher. L'autre enfant me fut envoyé de la même manière, mais il tomba au-delà du cheval et en fut écrasé. Je ne sais ce que je vis encore, mais quand je revins à moi, il était grand jour et je me trouvai couché sur la

route à côté de mon cheval expirant.

« Ainsi finit, mesdames, une amourette qui aurait dû me guérir à jamais de l'envie d'en chercher de nouvelles. Quelques contemporaines de vos grand-mères pourraient vous dire si je fus plus sage à l'avenir.

« Quoi qu'il en soit, je frémis encore à l'idée que, si j'avais succombé à mes ennemis, je serais devenu vampire à mon tour ; mais le ciel ne permit pas que les choses en vinssent à ce point, et loin d'avoir soif de votre sang, mesdames, je ne demande pas mieux, tout vieux que je suis, que de verser le mien pour votre service ! »